

Le billet de Martine BONCOURT

Silence !

J'ai pensé d'abord à une coïncidence.
Ils disaient «silence».
Et moi, juste avant eux, j'avais «fait» silence aussi.
Par hasard ?

Ce matin-là, après qu'ils se furent installés, qu'ils eurent déballé sacs et trousse dans le joyeux brouhaha habituel, comme ça m'arrive parfois – mais pas toujours - j'ai attendu, immobile.

Attendu le silence absolu, regardant avec conviction qui chuchotait, qui jouait encore avec son stylo, qui bougeait des pieds, qui n'en finissait pas de s'asseoir en raclant sa chaise sur le sol.

Quand enfin a régné sur la classe un vrai silence d'église, j'ai demandé, dans un souffle, qu'on écoute les bruits du dedans, les bruits du dehors, ceux qu'on n'entend jamais sans y prêter attention.

Exercice anodin, qu'on a tous pratiqué un jour ou l'autre et que j'utilise parfois le matin afin de permettre aux élèves, incidemment, d'entrer dans une manière de sas, sorte de lieu à part où l'on troque sa défroque de galopin contre celle... oui, d'écolier. Un lieu, un temps où il est dit, sans mots, qu'ici la gesticulation extérieure n'est pas de mise et qu'apprendre (apprendre à lire, à écrire..., apprendre à grandir), requiert de la concentration. «Enfant au cœur de système», certes. Mais pas tout dans l'enfant.

Alors, ils ont joué le jeu. C'est un jeu étonnant, si contraire à celui que leur propose habituellement la famille nucléaire post-moderne : ordinateur, télé, console-vidéo. Un jeu qui demande de l'attention, de l'écoute, de la persévérance. Un jeu où le zapping est illusoire, le blabla non toléré et le bruit de fond ordinaire, si rassurant, si sécurisant, impossible. Silence, silence feutré, cotonneux...

Ils ont joué le jeu, ont écouté, ont entendu ...
... le tic-tac de l'horloge, la goutte d'eau au robinet mal fermé, le chant du premier oiseau, un moteur au loin, des paroles de maîtresse dans la classe d'à côté, un murmure de radiateur, une porte qu'on ouvre, une règle qui tombe, loin, très loin, à l'autre bout du bâtiment...

Et quand ils ont tout bien dit, en parlant à voix basse comme s'il ne fallait pas rompre la magie qui a permis la capture de ces sonorités insolites, et que le silence est revenu, parfait, j'ai lu le poème de Queneau que j'avais découvert quelques instants auparavant, et qui m'avait plu d'emblée, sans que je sache dire pourquoi au juste.

Quelqu'un

Quand la chèvre sourit
quand l'arbre tombe
quand le crabe pince
quand l'herbe est sonore

plus d'une maison
plus d'une coquille
plus d'une caverne
plus d'un édredon

entendent là-bas
entendent tout près
entendent très peu
entendent très bien

quelqu'un qui passe et qui pourrait bien être
et qui pourrait bien être quelqu'un.

Après écoute, on parle. Tout est accepté, même si on ne sait pas encore trop argumenter. Et à mon grand étonnement, ce qui est revenu, comme un leitmotiv, c'est le mot «silence». Le silence qui fait que l'on perçoit l'herbe qui frissonne sous la brise, l'édredon dont les plumes crissent quand on le déplace, ou le claquement des pinces du crabe audible seulement si on se penche ; le silence qui provoque le bruit de la mer dans le coquillage ou qui fait gronder sourdement une caverne dont l'obscurité abrite une vie imaginaire et grouillante de cris imperceptibles ; le silence qui permet que l'on entende à la fois «très peu», parce qu'ils sont ténus ou lointains et qu'il faut les mériter pour les saisir, mais «très bien» c'est-à-dire distinctement, tous ces bruits dont on ne sait même pas, d'habitude qu'ils sont là.

A l'image de ce personnage mystérieux qui passe mais qui peut-être, peut-être, n'existe pas ailleurs, autrement que porté par notre imagination.

Coïncidence ?

La poésie – parole à la fois simple et d'une extrême complexité – parle parfois d'abord au sensible (aux sens). Il arrive que les mots viennent ensuite qui re-situent l'émotion, la sensation. En découvrant ce poème, je n'avais pas pensé «silence». Je m'étais «gardée» de penser le poème, «empêchée» de le comprendre autrement.

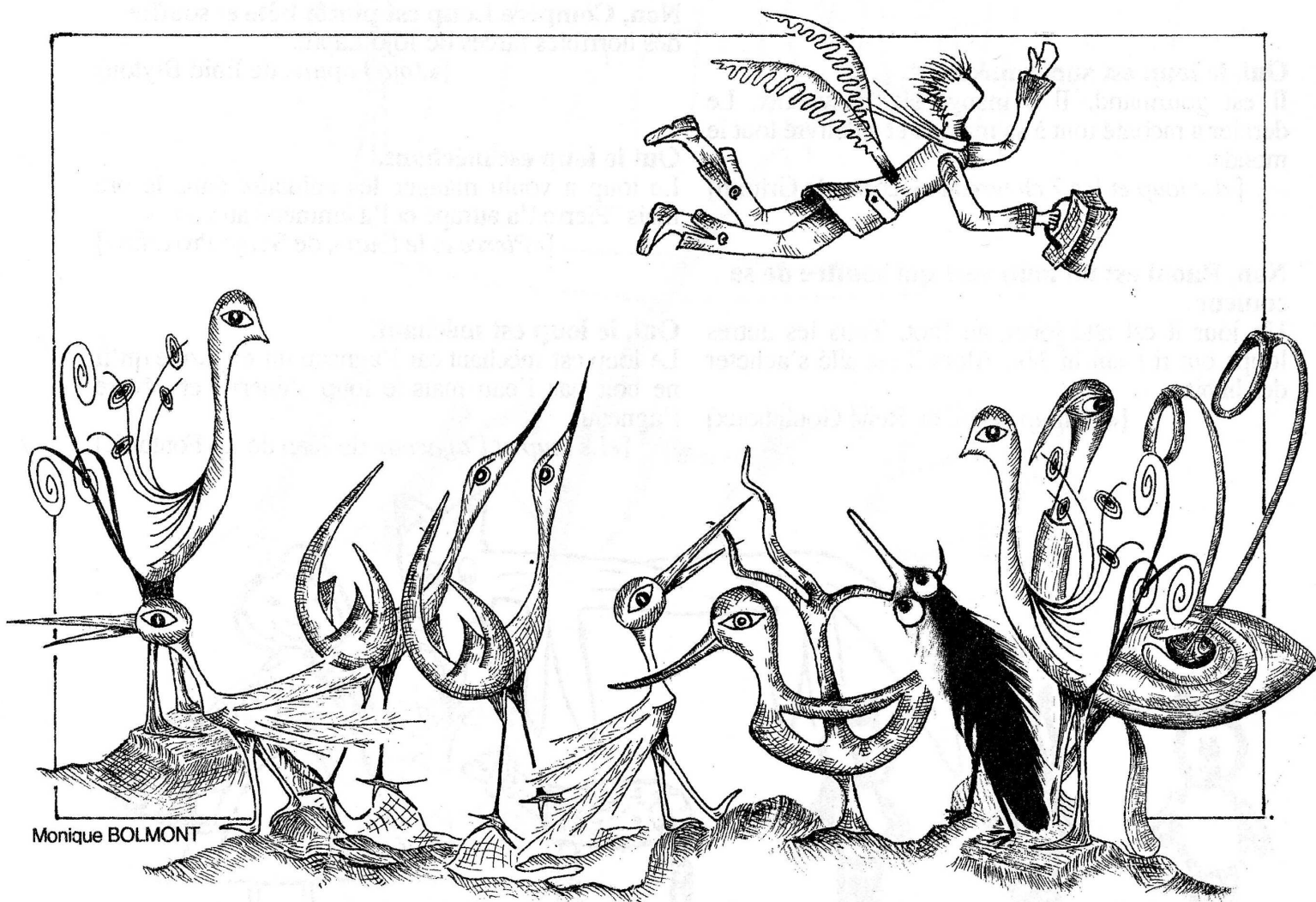
Silence qui précède le poème.

Silence dans les mots.

Coïncidence ?

Ou puissance de la poésie qui nous parle bien avant qu'on en ait pris conscience ?

Martine



Monique BOLMONT